

Les camps et châteaux romains de la vallée de Delémont

Autor(en): **Jecker, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **15 (1908)**

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555206>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les camps et châteaux romains de la vallée de Delémont

Le Jura a eu, depuis une soixantaine d'années, la bonne fortune de trouver des historiens laborieux, chercheurs, érudits, qui ont remis sous nos yeux des âges déjà bien éloignés de nous. Nos archives tirées de la poussière sous laquelle elles étaient ensevelies, ont été compulsées, étudiées, imprimées, mises à la portée de tous. M. Trouillat surtout a bien mérité de l'histoire et de son pays en publiant, à partir de 1852, ses *Monuments de l'histoire de l'ancien Evêché de Bâle*. Malheureusement nos historiens en voulant nous exposer les annales du passé, n'ont pas toujours su se borner à nous raconter des faits réels; entraînés par une imagination dont les écarts n'ont pas toujours été prévenus par la critique, ils nous ont fait parfois des récits légendaires qui ne s'accordent ni avec la vraisemblance ni avec la vérité.

L'une de ces légendes, qui a eu cours trop longtemps, est celle des camps et des châteaux romains de la vallée de Delémont.

Le grand investigateur jurassien, M. Quiquerez, à l'activité infatigable duquel il faut rendre hommage, et son disciple, M. l'abbé Sérasset, ont découvert ou cru découvrir dans nos environs les vestiges de six camps romains, ceux de Develier, de Courfaivre, du Mont-Chaibaut, du Cras-des-Fourches, de Courroux, de Piamont, près de Montsevelier, sans parler du château-fort de Bériddai (Beauregard), du bourg fortifié de Vicques et du poste militaire de Chételat, près de Mervelier. Je me demande si des bords du Tigre et du désert de Lybie aux montagnes de la Calédonie il est un point de l'empire romain qui ait réuni tant d'ou-

vrages militaires sur un si petit espace de terrain. Leur multiplicité même me fait croire qu'ils n'ont jamais existé.

En face du Vorbourg, au pied ou plutôt au flanc méridional de la roche de Courroux, M. Quiquerez a retrouvé les derniers débris d'une petite localité celtique: des fragments de vases faits entièrement à la main et non sur le tour dont se sert le potier, des armes en pierre, en corne et en os, quelques rares vestiges de bronze, de nombreux cailloux usés d'un ou de plusieurs côtés, et surtout des charbons attestant que les habitations étaient en bois et avaient été détruites par un incendie. Un chemin, profitant d'un banc de rocher, montait de là au haut du finage de Colliard, au pâturage de Courroux où les Romains devaient établir un peu plus tard le camp dont j'ai parlé plus haut.

Au nord de la roche de Courroux, dans la forêt du Quenet, M. Quiquerez a découvert aussi le cimetière où les gardiens du défilé enterraient leurs morts. Mais dans les fosses il n'a trouvé que des cendres, du charbon, des fragments d'os brûlés, d'où il faut conclure qu'en ce lieu la crémation était en usage.

Evidemment, dans la pensée de M. Quiquerez, les Celtes ou Rauragues qui avaient fixé leur demeure au pied de la roche de Courroux n'étaient pas là pour s'y livrer à la culture des champs. Ils s'étaient donné la tâche de garder le défilé ou de rançonner les voyageurs.

Inutile d'ajouter qu'il est difficile de croire à l'existence d'une colonie celtique ou rauraque au pied de la roche de Courroux. Si l'on a trouvé là quelques tessons et quelques morceaux de charbons, ces objets de provenance douteuse, peuvent fort bien avoir été laissés en ces lieux par les vagabonds qui, de temps immémorial et de nos jours encore, jusqu'à l'établissement de la voie ferrée, avaient l'habitude d'y camper, tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche de la Birse ou sous le rocher du Vorbourg.

Les Romains, qui devinrent les maîtres de l'Helvétie et de la Rauracie l'an 58 avant Jésus-Christ, pouvaient-ils négliger un passage déjà si bien gardé avant leur arrivée? Ces grands conquérants devaient nécessairement surveiller et fortifier ce point important. Du moins M. Quiquerez et

M. l'abbé Sérasset l'ont cru. Ils ont même reconnu des fondations romaines sous les murs du château construit au Vorbourg dans le cours du moyen âge. La voie romaine qui passait au pied du rocher exigeait impérieusement, à leur avis, des travaux de défense en cet endroit et dans les environs. Aussi nos maîtres, non contents d'élever un fort au sommet du rocher, se mirent en devoir de couvrir de camps les environs, et pour compléter et couronner ce formidable système de défense, ils allèrent percher un château-fort au sommet des rochers de Béridiai ou Beauregard, à 275 mètres au-dessus du fond de la vallée.

Ce lieu, il est vrai, est d'un accès difficile; il ne devait pas être facile d'y transporter des vivres et l'eau y fait défaut. Ces considérations pouvaient-elles donc arrêter les Romains qui ont exécuté tant de travaux gigantesques? Écoutons M. Quiquerez nous faire la description minutieuse de la forteresse de Béridiai. « C'est sur les roches de » Béridiai, dit-il dans ses *Monuments de l'ancien Evêché de Bâle*, qu'était bâti le seul castel muré de l'époque romaine que nous ayons découvert dans la vallée de Delémont. Il avait pour but de protéger d'abord les nombreux » établissements civils épars dans cette vallée, et ensuite » de commander le passage des défilés de la Birse et du » chemin qui, en remontant la Chaive, passait à la Haute- » Borne, roche dressée du temps celtique, et allait rejoindre à Bourrignon la voie des Fées ou le chemin de la » Dame. En même temps ce castel avait pour mission de » recevoir les signaux de quelques vigies établies vers » l'Orient, comme sur le Ringberg, et de les transmettre » aux camps romains de la vallée de Delémont, soit au » moyen du feu ou de la fumée, ou bien avec les trompes » de bronze dont la tradition a conservé le souvenir... Nous » avons exploré les ruines du château de Béridiai absolument inconnu dans les actes et dans les souvenirs du » pays, et nous en avons levé le plan il y a près de 30 ans. » Il occupait deux crêtes de rocher séparées par une petite » esplanade. Le bâtiment sud était le plus considérable et » il était flanqué d'une tour carrée à son angle sud-est. » Elle était bâtie en pierres de moyen appareil, liées par » un mortier composé de chaux ordinaire et de sable de

» rivière. Dans l'intérieur de la tour et dans les cendres
» reposant sur le roc, nous avons trouvé quelques monnaies
» romaines du III^e siècle, dont un Philippe, en argent et
» en cuivre fourré, et un Claude le Gothique. Quelques
» autres murailles, dont il a fallu chercher les fondations
» étaient en pierres de petit appareil et ailleurs en moëls
» lons assez informes. Sur le rocher au nord on ne reconnaît
» plus que les fondations d'un édifice, de forme triangulaire
» du moins à sa base, forme tracée forcément par le rocher,
» et que jalonnent encore quelques restes de murs. De ce lieu la
» vue plonge dans les défilés de la Birse et l'on découvre la
» pointe du Ringberg où il y avait une vigie.

» Entre les deux édifices, il y avait une cour dont on
» reconnaît encore les murs qui la fermaient à l'est et à l'ouest,
» et les deux emplacements des portes. Ces murs étaient précédés
» de fossés et même, vers l'occident, il y avait un second *vallum*
» laissant de nouveau un espace triangulaire entre les deux
» retranchements. On avait amené l'eau d'une source voisine
» jusque dans la cour, comme on l'a reconnu par des tuyaux de
» terre. Le chemin qui arrivait au castel se détachait de la route
» romaine encore toute tracée sous forme de chaussée élevée
» au-dessus du plateau. Depuis le château de Bériddiai un autre
» chemin longeait la côte de la montagne vers l'Orient, et conduisait
» directement au donjon du Vorbourg, qui a pris son nom de sa
» position fort avancée du castel de Bériddiai.

» Le château de Bériddiai nous paraît d'origine romaine, et
» avoir été maintenu ou restauré par les Burgondes ou les Francs,
» qui auraient alors bâti le donjon ou château supérieur du
» Vorbourg. Les débris des murs de Bériddiai indiquent au moins
» deux époques distinctes, l'une où l'art romain était encore
» pratiqué et l'autre se ressentant de la barbarie du temps. Nous
» sommes entrés dans de plus grands détails sur les possesseurs
» de cette forteresse, en écrivant l'histoire des comtes de Sogren.

» Pour rejoindre la voie romaine on n'a pas besoin de descendre
» vers Delémont, car, depuis Bériddiai, un ancien chemin conduit
» à cette voie au pied du Vorbourg... »

« Les édifices du château de Béridiai, dit encore notre » auteur dans son *Essai sur l'histoire des comtes de Soyhières*, dominaient la vallée couverte de villas, de camps » romains, de villages, et même un bourg existait où se » trouve aujourd'hui le village de Vicques. Une route » menait à cette forteresse et de là traversait la montagne » pour gagner Larga. »

On le voit, la description est complète; tout y est, jusqu'au plan de l'édifice ou des édifices, jusqu'à la forme et à la grandeur des pierres qui entraient dans les murs, jusqu'aux fossés qui défendaient l'abord de la forteresse, jusqu'à ses voies d'accès. Tout y est, excepté la vraisemblance.

Voilà une forteresse romaine qui a toutes les apparences d'un château féodal. Ce château est restauré et entretenu par les Burgondes et par les Francs, qui y ajoutent, à 850 mètres de distance, le donjon du Vorbourg. Et tandis que le donjon du Vorbourg est encore debout, du moins en partie, le fort de Béridiai disparaît jusqu'à ne plus laisser de traces apparentes, jusqu'à n'être mentionné dans aucun document historique, jusqu'à être ignoré complètement des habitants de Delémont et du voisinage. Que sont devenues les pierres de l'édifice? Les premiers habitants de Delémont ne sont pas allés les chercher là-haut pour construire leurs maisons, les gamins ne les ont certainement pas toutes roulées en bas et les pèlerins du Vorbourg qui montent rarement sur la montagne, ne les ont pas emportées comme reliques. Tout à coup, vers 1835, les ruines du château se révèlent à M. Quiquerez qui fait sans doute en cet endroit des fouilles importantes, puisqu'il parvient à reconstituer le plan de la forteresse. Mais comment se fait-il que les traces de ces fouilles aient disparu à leur tour pour n'être plus visibles quelques années plus tard? Quand, à mon tour, j'ai visité ce lieu solitaire, non-seulement je n'y ai trouvé ni pans de murs, ni pierres roulées sur le sol, ni fondements d'édifice, ni terre remuée par la main des hommes; je n'ai vu que la crête nue, irrégulière des deux arrêtes de rochers qui surmontent le flanc méridional et le flanc septentrional de la montagne avec le petit plateau boisé qui court entre les deux arrêtes. Les

fossés qui protégeaient la place à l'ouest et à l'est, la conduite en terre cuite qui amenait l'eau dans la cour du château, la source même qui alimentait la fontaine, l'embranchement de route qui montait jusqu'au château, la voie romaine qui gravissait le flanc de la Chaive pour arriver à la Haute-Borne et gagner Larg, près d'Altkirch, tout a disparu.

La vérité qui, pour moi, ressort de toutes ces constatations, c'est que le château de Béridiai n'a jamais existé. Gens pratiques et avisés, les Romains n'ont jamais eu la pensée d'aller planter une forteresse au sommet de ces rochers, à plus d'un kilomètre de la gorge à surveiller et à fermer au besoin. Ils aimaient sans doute à jouir d'un beau coup d'œil comme nous, je le crois, ils étaient amateurs de la belle nature; mais ils ne l'étaient pas, certainement, jusqu'à dépenser en pure perte des travaux à peu près inutiles au point de vue militaire.

Mon avis, si l'on me permet d'en exprimer un, est que Romains, Burgondes et Francs ont laissé à quelque famille féodale du moyen âge le soin de construire le château, le donjon et les ouvrages dont nous voyons encore aujourd'hui les ruines au Vorbourg.

Descendons maintenant des hauteurs de Béridiai pour gravir les pentes de la colline isolée qui est en face, du Mont-Chaibaut, de l'ancien Mons Caput, nous disent les étymologistes.

Le sommet de cette colline est un beau petit plateau qui a la forme d'un ovale allongé et qui s'élève jusqu'à 629 mètres, 214 plus haut que la gare de Delémont, 178 au-dessus du village de Rossemaison. Défriché sans doute à l'époque des grands défrichements du moyen âge, ce plateau était encore, il n'y a pas bien longtemps, un pâturage dont la bande septentrionale la plus considérable, appartient à la commune de Rossemaison, tandis que la partie méridionale est propriété de la commune de Courrendlin.

Situé coquettement à l'entrée des gorges de Courrendlin et à peu de distance du Vorbourg, le Mont-Chaibaut réclamait un camp romain. Les vestiges de ce camp ont été découverts par M. Quiquerez et par M. l'abbé Sérasset, son disciple fidèle, trop fidèle, hélas! car un jour le disciple

a dû entendre son maître lui reprocher de ne pas nommer assez souvent les fleurs sur lesquelles son Abeille a butiné le miel dont elle s'est nourrie.

Tout autour du camp, nous disent nos explorateurs, on remarque un *vallum*, c'est-à-dire un rempart, une levée de terre large d'environ 5 mètres du côté du nord et du côté du sud, moins large aux deux bouts du plateau, parce que là les pentes de la colline sont plus rapides. Nulle part le *vallum* n'était revêtu de pierres ou de murs; on n'a trouvé, du reste, nulle part de traces de maçonnerie. A l'intérieur du *vallum*, tout autour du camp, courait une plate-bande, une *via angularis* large de 20 pieds de roi, de 6 1/2 mètres. Le camp lui-même était séparé en deux parties, l'une occidentale, l'autre orientale, par un fossé bordé d'un double *vallum*. Outre ces grandes lignes de circonvallation, on a découvert au nord, la porte prétoirienne, et au sud, la porte décormane, puis, à l'intérieur du camp, la place qu'occupait le prétoire, et jusqu'aux espèces de garde-manger où les soldats romains conservaient leurs vivres au frais et aux cuisines où ils les préparaient.

Deux chemins aboutissaient au camp, l'un du côté du nord, l'autre du côté du sud. A l'extrémité sud-ouest ou occidentale du camp était une espèce de bastion saillant où l'on plaçait les machines de guerre destinées à lancer des pierres ou d'autres projectiles sur les assaillants. Des projectiles ont été retrouvés sur les flancs de la colline. Dernièrement encore, le fermier de *La Metz* en a déterré plusieurs en creusant un chemin dans le voisinage de sa maison. Mais ces projectiles, dont je conserve un exemplaire, sont en une fonte que les Romains ne connaissaient pas, sont trop peu rongés par la rouille pour avoir quinze siècles d'existence et, trouvés où ils ont été découverts, ils attribuent aux machines de guerre romaines une force de projection qu'elles n'avaient pas.

Il n'y a pas d'eau au Mont-Chaibeut, mais au pied de la colline coule un petit ruisseau qui prend sa source près de Châtillon. Les soldats romains pouvaient y puiser l'eau dont ils avaient besoin et, pour mener leurs chevaux à l'abreuvoir, M. Quiquerez leur a tracé, jusqu'à la Sorne, un chemin qui traversait le territoire de Rossemaison et

la Communance de Delémont. La course à l'abreuvoir pouvait avoir ses agréments en temps ordinaire, mais en temps de guerre, elle devait n'être pas sans dangers.

Chose étonnante, M. Quiquerez, qui avait d'ordinaire la main heureuse dans les fouilles qu'il faisait, n'a trouvé au Mont-Chaibeut que de très petits débris de poterie antique dont quelques morceaux rappellent les poteries celtiques, que des traces de feu et des fragments d'os d'animaux calcinés; il n'a pas découvert un seul morceau de métal. Ce sont des sylviculteurs qui, en plantant de jeunes sapins, ont déterré quelques pièces de monnaie qu'on a prises pour des monnaies romaines. Moins heureux encore, M. l'abbé Sérasset n'a trouvé au Mont-Chaibeut ni médailles, ni armes, ni objets antiques.

J'ai été plus malheureux encore dans les visites que j'ai faites au Mont-Chaibeut. Je ne suis pas parvenu à découvrir le camp romain. Je n'ai aperçu ni *vallum*, ni plate-bande, ni travaux de circonvallation, ni garde-manger, ni cuisine romaine, rien qui révèle le travail humain. Je n'ai guère vu que la nature et ses caprices. Cependant, à l'angle occidental du plateau, à l'endroit où les machines de guerre doivent avoir été installées, j'ai remarqué qu'un chercheur moderne a gratté légèrement le sol. Vers le milieu du plateau, sur son bord méridional, là où le dernier plan cadastral de Courrendlin place des restes d'anciennes fortifications, la terre paraît avoir été remuée. Dans quel but? Je l'ignore. La seule chose qui m'ait frappé réellement, c'est le fossé qui part du point dont je viens de parler et qui traverse une partie du plateau, dans la direction du nord-ouest. C'est le fossé qui séparait jadis le camp romain en deux moitiés. Dans l'impossibilité de me rendre compte de l'origine de ce fossé, j'ai cru devoir interroger un vieillard de Rossemaison. Voici la réponse que j'ai reçue: « J'ai entendu mon grand-père raconter qu'une terrible épizootie sévissait jadis. Il fallait enfouir au plus vite le bétail, à mesure qu'il périssait. C'est alors que les habitants de Rossemaison ont creusé ce fossé pour y enterrer, au fur et à mesure, les pièces de bétail que la peste avait emportées. » Et moi de me dire en souriant: Si nos explorateurs de camps romains avaient fait des fouilles au bout de ce fossé,

ils auraient découvert la fosse qui recevait les chevaux romains tombés dans l'enceinte du camp.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que je ne saurais admettre l'existence du château romain de Béri-diai, ni du camp romain du Mont-Chaibaut, ni d'aucun des autres camps romains de la vallée de Delémont. Pour les Romains, ces camps eussent été sans but. Songeons un peu à l'état dans lequel le coin de terre que nous habitons devait être à l'époque romaine. La vallée supérieure de la Birse pouvait bien avoir quelques terres défrichées et cultivées, mais elle était encore, bien certainement, couverte en grande partie de sombres forêts deux siècles après les grandes invasions, c'est-à-dire au moment où St-Germain et ses compagnons s'y établissaient autant pour défricher les bois que pour défricher les âmes. Il ne faut pas s'imaginer non plus que la vallée de Delémont avec ses villas devenues plus tard des villages, ses fermes, ses bains romains et même son *vicus* de Vicques, avec tous les dehors d'une civilisation naissante, ait eu l'aspect qu'elle offre de nos jours. Avec sa population clairsemée composée peut-être autant de chasseurs que d'agriculteurs (la Rauracie entière n'avait que 22,000 habitants du temps de Jules César) avec son agriculture peu développée, ses terres peu fertiles, ses vastes espaces encore boisés, comment aurait-elle nourri les soldats romains chargés de la garder? comment aurait-elle approvisionné surtout les armées barbares qui auraient été tentées d'y pénétrer? Qui croira que les Germains disposés à envahir les possessions romaines, l'Helvétie et les Gaules, eussent été assez imprudents, assez sots pour s'aventurer dans les gorges du Jura? Pourquoi donc les Romains auraient-ils fortifié avec tant de soin le défilé du Vorbourg et semé tant de camps dans la vallée de Delémont?

On me fera sans doute observer que le Jura était alors traversé par une voie romaine reliant la plaine du Seeland à la vallée du Rhin, et que cette voie devait être surveillée et défendue.

Il est possible qu'une voie romaine ait traversé les montagnes du Jura, mais est-ce absolument certain? L'Itinéraire d'Antonin et la Table Théodosienne qui énumèrent les voies de l'empire avec leurs stations et leurs distances,

nous font bien connaître la voie qui, partant des bords du lac de Côme et franchissant les Alpes grisonnes, arrivait au bord du lac de Constance pour traverser ensuite l'Helvétie septentrionale, atteindre Augusta Rauracorum et suivre le cours du Rhin jusqu'à la mer; la voie qui, après avoir fait l'ascension du Grand-St-Bernard, passait par Vevey, Avenches, Soleure pour se souder à la voie précédente à Augusta Rauracorum; celle qui longeait le lac de Genève, de Vevey à Genève; celle qui, de Lausanne, allait à Besançon par Orbe, Vallorbe et les montagnes du Doubs; celle enfin qui, par Mandeure et Larga (Largitzen), rejoignait la voie du Rhin à Kembs pour revenir à Augusta Rauracorum. La nôtre ne figure pas sur les deux listes mentionnées.

Mais si l'Itinéraire d'Antonin et la Table Théodosienne ne connaissent pas notre voie romaine, son existence n'est-elle pas attestée par l'inscription de Pierre-Pertuis? Cette inscription, que le temps a maltraitée, que les savants complètent et interprètent de bien des façons différentes, peut bien signifier qu'à l'époque romaine, un passage a été ouvert dans le rocher de Pierre-Pertuis, ou qu'une porte naturelle préexistante a été agrandie pour mettre en communication la vallée de la Suze avec la vallée supérieure de la Birse. Elle ne dit pas que l'ouverture ait livré passage à une route allant jusqu'au Rhin.

A-t-on découvert ailleurs quelques vestiges de la voie présumée? M. Quiquerez a cru voir ses traces à Morépont, à la place où est aujourd'hui le haut-fourneau des Rondez, tandis qu'il explorait une villa romaine. Il attribuait aux Romains la courte et étroite tranchée, large de 7 pieds, taillée dans le roc, qu'on voyait autrefois au pied de la roche de Courroux. Enfin, comme il me l'a dit un jour, il a retrouvé sa voie romaine à Bellerive, à 14 ou 16 pieds au-dessous de la route actuelle, vers l'an 1867, au moment où l'on a creusé le canal qui rend à la Birse les eaux destinées à alimenter la turbine de la fabrique.

Pouvons-nous sur de si faibles indices, affirmer catégoriquement l'existence d'une voie romaine suivant tout le cours de la Birse? Je ne le crois pas. Dans sa *Geschichte der alten Landschaft Bern*, Wurstenberger dit que les

vestiges des anciennes voies romaines ne se retrouvent nulle part en Suisse, excepté sur un point du Seeland, et là encore l'on n'est pas sûr que l'on soit en présence de la voie qui traversait la contrée. Cela me fait penser que M. Quiquerez pourrait bien avoir pris des apparences pour des réalités.

Le tracé que M. Quiquerez donnait à sa voie romaine, en 1862, ne me paraît pas des plus heureux. Alors, il lui faisait franchir la Birse à Courrendlin pour longer le pied du Mont-Chaibaut, arriver à Morépoint, repasser ensuite sur la rive droite de la Birse et retourner sur la rive gauche à peu de distance au-delà de la tranchée du Vorbourg. Voilà bien des méandres et des ponts un peu trop nombreux.

D'autres fois, M. Quiquerez proposait un tracé un peu plus rationnel. Il laissait sa voie longer la rive droite de la Birse, du haut des gorges de Moutier jusqu'au-delà du Vorbourg.

Je ne prétends certes pas que nos vallées jurassiennes aient été privées, à l'époque romaine, de toute voie de communication. Je dis seulement, qu'à notre époque, on multiplie ces voies un peu trop, sur le papier. J'ajoute que si la route Petinesca-Artalbinum a réellement existé, il n'était pas nécessaire de la border d'un si grand nombre de travaux de défense, de châteaux-forts et de camps retranchés, et encore moins de la fermer au pied de la roche de Courroux, par la porte de 7 pieds de roi ou de 2 mètres 27 centimètres de largeur dont les gonds ont encore été vus par M. Quiquerez fixés au rocher dans la tranchée dont nous avons parlé. Jamais elle n'a eu l'importance qu'on a voulu lui attribuer. Et, je le répète, jamais les Germains ne se seraient avisés de la suivre pour envahir l'empire romain.

A démolir nombre de voies romaines, de camps romains et de châteaux-forts qu'il conviendrait mieux d'appeler châteaux en Espagne, il n'y a rien à perdre, pas même en gloriole; il y a au contraire tout à gagner, car on ne blesse jamais impunément la vraisemblance et la raison.

J. JECKER,
curé-doyen de Courrendlin.

